

Cahiers du CEP n° 10



Centre d'Études Pathoanalytiques asbl
Rue Artan 50,
1030 Schaarbeek



Colloque de Gand
30/10/04 – 01/11/04
Être ou ne pas être szondien (pour) demain ...

Passages

Tanguy De Foy

Passages

Tanguy De Foy

Préambule

Le lecteur dont l'attention bienveillante a attiré le regard vers ces pages voudra bien prendre en considération que celles-ci rassemblent la matière d'une présentation orale qui a eu lieu le dimanche 31 octobre 2004 dans le cadre du colloque "Etre ou ne pas être szondien (pour) demain ?" organisé par le Centre d'Etudes Pathoanalytique. En tant que tel, il n'est que le premier jet d'une réflexion qui mériterait, à bien des égards, des approfondissements. Ces approfondissements, pour des raisons diverses dont la moindre n'est pas le délai imparti pour la publication de ce nouveau Cahier, doivent être postposés.

Le titre choisi pour la circonstance – "Passages" – visait plusieurs buts. Le premier était de marquer ma position à l'égard du CEP qui est celle de quelqu'un de passage, plutôt qu'à demeure, mais dont les allées et venues, à l'occasion des colloques essentiellement, lui apporte toujours de substantielles revenues. Le deuxième était de m'inciter à passer à nouveau à travers les circuits établis par Jacques Schotte et les positions pulsionnelles de Szondi en portant une attention particulière aux *passes* qui font aller d'un facteur à l'autre, d'un vecteur à l'autre. Le troisième consistait à ouvrir, au long de ces circuits, un espace pour parler d'une clinique qui m'occupe de façon particulière, celle de l'adolescence, pour laquelle la notion de passage vient en appui pour penser à des niveaux très variés. Devant cette variété, le système pulsionnel ne cesse pas d'être une source d'inspiration édifiante.

En me relisant pour donner une forme acceptable à ces pages porteuses d'élan, il m'est apparu que j'avais, comme par hasard, structuré ma présentation en quatre parties et qu'en jouant le jeu, inévitable dans ce genre de situation, du circuit vectoriel, chacune arrivait bien à me dire quelque chose de plus sur chacun des vecteurs. J'ai donc intitulé ces parties et opéré quelques torsions de contenu en fonction, en espérant que le lecteur y trouvera quelques échos qui enrichiront sa réflexion et en attendant de nouveaux auspices pour déployer l'insu en surgissement.

1. C

Tout d'abord, pour *me lancer* en quelque sorte, un petit retour en arrière pour prendre "force de l'en-avant", comme écrit André du Bouchet dans son Carnet¹.

Si je suis ici, c'est parce que, dès mes études de psychologie, j'ai été *accroché* par le système pulsionnel de Szondi et les développements qu'a pu en faire l'Ecole de Louvain.

C'est Philippe Lekeuche qui m'y a introduit et qui a accepté ensuite de promouvoir mon travail de fin d'études.

Je voudrais d'abord dire un mot sur ce qui m'a accroché qui sera mon point d'entrée pour la suite de mon intervention.

Le cours d'*Introduction au test de Szondi*, la manière dont Lekeuche présentait les choses ont ouverts pour moi une dimension particulière par rapport aux autres cours. Cette dimension particulière prenait corps à travers la prise en compte d'un aspect du savoir à peu près complètement ignoré dans les autres cours. Impossible, pour l'étudiant que j'étais à ce moment-là, de définir cette dimension. Ce dont je me souviens, c'est que cela ressemblait à un appel particulier qui me permettait tout à coup de m'engager moi-même : une pensée permettait une pensée. Je veux dire par là que s'ouvrait pour moi une pensée – celle de Szondi, de Schotte, ... – dans laquelle il y avait moyen de penser et cela, malgré, pourrait-on dire, la puissance de cette pensée. Cette

¹ A. du Bouchet, *Carnet*, Paris, 1994, Fata Morgana, p. 121.

aspect particulier éclaire, à mon sens, ce que peut être la dimension contactuelle en ce qu'elle met en jeu, en même temps, un effet de portance et un effet d'ouverture. Ainsi donc, la puissance de cette pensée fut un peu comme une vague porteuse qui *me lançait*.

C'est la deuxième fois que me reviens ce verbe réflexif qui indique le lancer de soi-même. C'est autour de ce thème que se construit mon intervention, entre le jet pulsionnel et le moi.

Tout à coup donc, voilà qu'à la fin de mes études, je trouvais une place pour penser, un espace pour traverser le savoir et m'y introduire, si je puis dire.

Qu'est-ce qui m'a donné cette impression ?

Je pense que j'ai pu y introduire *moi-même* – disons cela comme ça – car il existait une "faille", un lieu où les choses apparaissaient à la fois ouvertes et fermées : une fermeture ouverte ou une ouverture fermée si on peut formuler ainsi le mouvement paradoxal qui soutend, structure le système pulsionnel et qui est abondamment présenté par Jacques Schotte dans sa *Notice*².

Entre le ferme et l'ouvert, je me suis trouvé poussé au-delà des limites imparties par les syllabus et les examens, "déterritorialisé" vers un lieu où "je" puisse dire quelque chose.

Je distingue deux moments dans ce premier passage :

1. *L'entente de la pensée de Szondi et de Schotte à travers la parole de Lekeuche.*

Lekeuche n'était pas devant ses étudiants en perroquet. Ce qu'il transmettait était bien senti. Il avait manifestement trouvé à se soutenir de cette faille que je découvrais moi-même en l'écoutant. C'est parce que la faille était ainsi assumée que je pouvais commencer à la penser aussi.

Si j'insiste là-dessus, ce n'est pas tellement pour mettre Philippe Lekeuche en avant même si, de part ce dont je suis en train de témoigner, je lui dois quelque chose. C'est pour souligner la caractéristique de cette transmission qui ne semble plus beaucoup au goût du jour. Les failles, dans notre société actuelle sont "mal vues", on se décharge d'une parole propre pour garder une "bonne image". Ce souci de la bonne image complique un autre passage qui m'importe par rapport à la question de ce colloque et qui est celui qui va des classes aux catégories : "des classes psychiatriques aux catégories du devenir humain, ou du désir inconscient", comme le formule Melon et Lekeuche dans leur *Dialectique des pulsions*³. Je reprendrais ce passage un peu plus loin.

2. *La pratique du test avec son corrélat nécessaire d'engagement de la part du clinicien.*

J'ai donc fait mon travail de fin d'études avec Lekeuche en comparant des protocoles de personnes alcooliques accueillies à l'époque au Centre du Solbosch et en hôpital psychiatrique. Il m'a fallu évidemment *me lancer* dans l'interprétation de ceux-ci et, cela, en fonction de la proposition de mon promoteur de m'efforcer de faire tenir en une seule phrase l'articulation des 8 signes qui formaient un profil. Dans chaque construction de phrase il s'agissait de soutenir l'ouvert dans le fermé, de permettre à la faille de donner jour à l'existence et au "moi" d'advenir. Cette proposition continue à nourrir mon approche clinique de l'adolescence, même si je n'utilise pas le test en consultation. J'essayerai de montrer comment tout à l'heure.

Ce qui m'importe de souligner maintenant, c'est cette première passe contactuelle : comment la prise en considération de la faille entraîne le déploiement d'une portance, d'une ambiance qui permet de soutenir l'ouverture du sexuel.

2. S

² J. Schotte, *Notice pour introduire le problème structural de la Schicksalsanalyse*, in Szondi avec Freud, Bruxelles, 1990, De Boeck Université, Bibliothèque de Pathoanalyse.

³ J. Melon et Ph. Lekeuche, *Dialectique des pulsions*, Louvain-La-Neuve, 1989, Academia, Bibliothèque de Pathoanalyse I.

Le problème de la faille apparaît dès l'origine du système pulsionnel, une origine à la fois historique et pulsionnelle elle-même, si on peut accepter ce paradoxe.

Du point de vue historique, Maldiney dans son article *Pulsion et présence*⁴, nous situe au XVIIIème siècle en Allemagne auprès de Fichte et de Schiller. Ces deux auteurs soutiennent chacun parallèlement une théorie qui repose sur la notion de *Trieb* qui se voit, du coup, élevée de façon décisive au rang de concept.

Du point de vue pulsionnel, il est clair qu'au fond de cette faille on puisse voir le sexuel. Le verbe "voir" est sans doute ici un peu déplacé puisque le regard sans cesse sollicité par cet inappréhensible n'arrête pas de n'y rien voir. L'idée d'une telle faille éclaire néanmoins en retour "ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire", comme dit Lacan, et le nouage du pulsionnel.

Pour Fichte, le Moi est pure activité. Cette activité "objecte" le moi. "Le moi se sent en tant que poussé vers quelque chose d'inconnu, sans avoir conscience de ce qui le pousse ni aucun sentiment de l'objet de la pulsion."⁵ Cette poussée qui impose au moi quelque chose de lui-même étranger à lui-même est la pulsion. La pulsion apparaît ainsi comme ce qui se produit elle-même. "Auto-détermination, voilà ce qui permet de penser une pulsion⁶."

La pulsion fait (se) sentir. "Le sentiment lie le moi. Il lui impose quelque chose d'étranger."⁷

Ce mouvement correspond à ce qui a été identifié par Freud sous le nom de répétition. La répétition est une contrainte (*Zwang*), mais non pas tant de retour au même que de trouver du nouveau. Il y a du ludique dans la répétition (cfr. le jeu bien connu du *fort-da*). Il y va de la réalisation du signifiant. Un tel mouvement équivaut en effet à une tentative d'"atteindre à désigner la primauté de la signifiante comme telle."⁸ Je traduirais ceci en disant que le travail de la pulsion dans la répétition vise à produire le passage du moi au je.

La répétition est ce qui permet de situer le pulsionnel comme tissé de démonique et de tychique. "La vie pulsionnelle n'a rien d'abstrait, elle est au contraire ce qu'il y a de plus concret. Elle advient au confluent du génie propre de l'individu (le démonique) et de ce qui s'offre à lui dans les rencontres bonnes ou mauvaises qui lui échoient (le tychique, du grec "tuché" qui veut dire à la fois rencontre, chance et hasard). Le pulsionnel, comme le souligne Schotte, est un mixte de démonique et de tychique. Autrement dit, les dispositions démoniques ne s'actualisent qu'au départ d'une rencontre. Autrement dit encore, il n'y a de vie pulsionnelle qu'en prise sur une autre vie pulsionnelle. Sans quoi le phénomène du transfert ("*Übertragung*") serait inconcevable. C'est pourquoi aussi le test de Szondi fonctionne si bien car il provoque à partir d'une rencontre minimale le déploiement à minima de l'éventail des positions pulsionnelles privilégiées d'un sujet à un moment donné."⁹

Le démonique, ce génie propre est ce qui marque le moi de façon singulière mais cette marque ne se trace que dans le tychique, qu'au moment d'une rencontre. Le "quelque chose d'étranger" que fait sentir la pulsion doit prendre corps. C'est le destin qui se joue, entre pulsion et liberté, quand la faille *se* situe, soulève son site, quand l'impossible du rapport sexuel prend sa consistance. "Le fossé qui sépare pulsion et liberté est une faille dans le moi, une faille du moi."¹⁰

⁴ H. Maldiney, *Penser l'homme et la folie*, Grenoble, 1997, Millon, pp. 145 à 185.

⁵ J.G. Fichte, *Grundlage der gesamten Wissenschaftslehre in Fichtes Werke*, Berlin, 1971, I, p. 289, cité par H. Maldiney.

⁶ J.G. Fichte, *Das System der Sittenlehre nach der Principien der Wissenschaftslehre in Fichtes Werke*, Berlin, 1971, IV, p. 111, cité par H. Maldiney.

⁷ H. Maldiney, *Penser l'homme et la folie*, Grenoble, 1997, Millon, p. 148.

⁸ J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Paris, 1973, Seuil, Le champs freudien, p.72.

⁹ J. Melon et Ph. Lekeuche, *Dialectique des pulsions*, Louvain-La-Neuve, 1989, Academia, Bibliothèque de Pathoanalyse 1, p.109.

¹⁰ H. Maldiney, op. cit., p. 153.

Schiller décrit cette tension en expliquant que "... nous sommes pressés par deux forces opposées auxquelles, parce qu'elles nous poussent (antreiben) à réaliser leur objet, on a donné fort justement le nom de pulsion (Trieb)"¹¹.

"L'homme est en proie à... et en prise sur... deux forces opposées. Il est impliqué dans deux relations qui correspondent, au niveau le plus radical de la langue, à deux diathèses¹² du verbe. Passif il est le lieu d'une action dont il n'est pas l'auteur. Actif il est l'auteur d'une action dont il n'est pas le lieu. Il lui faut accomplir la diathèse de "moyen" où le sujet est à la fois l'auteur et le lieu de son acte."¹³ A partir de là, Schiller unit "le moment esthétique et le moment pratique dans une véritable *poétique* de l'existence."¹⁴ Ainsi se structure l'inconscient, comme un langage. Cette structuration ouvre à la dimension de la Loi, fait la passe au vecteur P.

Maldiney souligne que "la tension entre les deux pulsions a le sens d'un antagonisme constitutif du moi, dont l'existence consiste dans le franchissement de cette faille ouverte en lui-même."¹⁵

Szondi, pour son système pulsionnel, s'est quant à lui inspiré de l'ouvrage de Haeberlin intitulé *L'esprit et les pulsions*¹⁶ qui est une reprise des vues de Schiller. Haeberlin distingue ainsi deux pulsions fondamentales : la tendance à la persistance et la tendance à la transformation.

"Le propre du Moi à l'intérieur du système des pulsions, rappelle Maldiney, est d'être la traversée de sa propre faille à travers tous les vecteurs pulsionnels. Sa constitution a-topique est une Antilogique."¹⁷

Voilà qui situe la faille au centre de la question qui thématise ce colloque – être ou ne pas être szondien (pour) demain ? – et qui répond à la question de l'origine pulsionnelle du système.

"Ex-ister c'est avoir sa tenue hors de soi, ce qui implique une faille"¹⁸, conclut Maldiney.

3. P

La constitution a-topique du Moi à partir de la faille du sexuel, son "Antilogique" fondamentale invite à revenir sur le passage szondien, repéré par Schotte, qui va des classes aux catégories.

Etre szondien, n'est-ce pas se rappeler, à l'heure où nos instances politiques cherchent à légiférer le travail du clinicien, ce passage qui *transgresse* le champ de l'"administration" pour trouver un lieu pour la parole qui n'est possible qu'en appui sur la faille ?

Ce passage des classes aux catégories, Jacques Schotte le reformulait dans sa *Notice* comme celui qui va "*des images de l'homme au langage des hommes*."¹⁹ En ajoutant que "ce n'est que ce dernier qui est le corrélat exact de la vraie notion de pulsion."²⁰

Le problème des images est qu'elles empêchent parfois toute traversée. Leur "lissité" fait glisser les tentatives de passages vers ce qu'il y a derrière, c'est-à-dire les catégories. Les images sont comme une évidence, dès qu'il y a une évidence, il y a une image. Evidance "est un emprunt savant (1314) au latin *evidentia*, dérivé de *evidens*, *-entis* "qui se voit de loin" et "évident", formé de *e-* (->ex-) et

¹¹ F. Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique*, Paris, 1976, Aubier Montaigne, Domaine allemand bilingue, Douzième lettre, cité par H. Maldiney.

¹² *Dia-* signifie "à travers", "en divisant" et *-thesis* "sujet, proposition, thème", en grec "action de placer, de poser, d'arranger".

¹³ H. Maldiney, op. cit., p.162.

¹⁴ H. Maldiney, ibidem.

¹⁵ H. Maldiney, ibidem, p. 165.

¹⁶ P. Haeberlin, *Der Geist und die Trieb*, Bâle, Kober, 1924, p. 312. Cité par L. Szondi in *Introduction à l'analyse du destin*, p. 116.

¹⁷ H. Maldiney, op. cit., p. 174.

¹⁸ H. Maldiney, ibidem, p. 177.

¹⁹ J. Schotte, *Notice pour introduire le problème structural de la Schicksalsanalyse*, in *Szondi avec Freud*, Bruxelles, 1990, De Boeck Université, Bibliothèque de Pathoanalyse, p.61.

²⁰ J. Schotte, ibidem.

de *videre* (->voir)²¹. Le passage des classes aux catégories s'articule avec le passage du voir à l'entendre inauguré par Freud.

Schotte a souligné la manière dont Freud, dans la clinique, "renverse l'ordre des prévalences pour promouvoir, par rapport au regard, l'importance de l'écoute."²² Il ne s'agit pas ici de passage d'un registre sensoriel à un autre mais plutôt du passage de la "sphère de l'image à celle du langage en acte, médium fondamental de la rencontre. Il s'agit de donner la parole à l'autre et non pas de déverser sur lui conseils divers ou suggestions qui ne font que refléter les vues de celui qui les prodigue."²³

Dans la sphère des images, on rejette ce qui ne se voit pas. L'hystérique au temps de Freud était ainsi "classé et déclassé malade "imaginaire", victime des désordres de sa fantaisie."²⁴ C'est à ce point que Freud arrive à entendre ce que la personne a à dire, à l'engager dans sa pensée par sa parole et à refaire problème des catégories courantes de la psychologie, à déboucher sur le langage en acte corrélatif de la pulsion, à rendre son pouvoir à cette "fantaisie".

Dans l'évidence, il n'y a pas de faille qui permette cette résonance du voir à l'entendre pour faire en sorte que la théorie puisse trouver son statut de "spectacle qui observe" qui donne toute sa dimension aux circuits pulsionnels et structure le passage sur la faille.

4. Sch

Pour l'adolescent, quelque chose n'arrive pas à se situer sur la faille qui se découvre de manière décisive avec l'arrivée de la puberté. C'est sur cette faille que, depuis le début, cherche à se fonder le moi.

Pour le clinicien, il s'agit de prendre acte, avec l'adolescent, de cette situation pour, dans le transfert, produire le passage du moi au je. Ce transfert, écrit Antoine Masson, "ne se supporte pas tant d'un "supposé-savoir" à partir de l'inconscient, mais plutôt d'un "supposé-être-lui-même" à partir de l'étrange."²⁵ Ce transfert adolescent questionne donc directement le vecteur du Moi.

L'adolescent est comme avant qu'il ne se réveille, entendant quelque chose à l'extérieur qu'il doit se représenter en même temps qu'il se re-présente lui-même. Il est poussé en avant de lui-même, là où la faille se fait sentir. Il cherche à prendre en considération cette faille qui doit devenir son point d'appui. Il lui faut passer de la nécessité à la liberté, prendre en main son destin en quelque sorte.

"On pourrait définir le passage de la nécessité à la liberté comme le passage du moi absolu encore aveugle au moi pratique, dont la devise est "je dois agir librement pour devenir libre"²⁶, si justement les deux n'étaient le même. Ils n'occupent pas des lieux différents ; il n'y a pas de *topique* du moi. Voilà pourquoi on ne saurait dire : *il y a le moi* car le milieu de l'être ne précède pas le moi. Le *y* du "il y a" est le moi lui-même qui est le seul lieu. Le moi est l'acte de s'égaliser en se dépassant soi-même de l'inconscient au conscient, de la nature à la liberté, et d'*exister* son propre *fond*, qui est la première expression du *ça*."²⁷

Le Ca, le pulsionnel advient au lieu où se noue le démonique et le tychique et ce lieu m'interroge en tant que clinicien de l'adolescence, ce temps de passage, dans le transfert tel que l'a situé Masson.

²¹ D'après le *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction de Alain Rey, Le Robert, Paris, 1998.

²² J. Schotte, *La méthode clinique en psychologie*, Notes de cours inédites, LLN, 1979, p.27.2.

²³ J. Schotte, *ibidem*.

²⁴ J. Schotte, *ibidem*, p.22.

²⁵ A. Masson, *Se rapporter à d'autres afin de (se) saisir "soi-même"*, in *Le transfert adolescent ?*, sous la direction de Didier Laurus, Ramonville-Saint-Agne, 2002, Erès, Le Bachelier, p. 78.

²⁶ J.G. Fichte, *Das System der Sittenlehre nach der Principien der Wissenschaftslehre* in *Fichtes Werke*, Berlin, 1971, IV, pp. 42-43, cité par H. Maldiney.

²⁷ H. Maldiney, *Penser l'homme et la folie*, Grenoble, 1997, Millon, pp. 154-155.

De ce que j'ai pu appréhender du passage des classes aux catégories, il me semble que l'adolescence relance la recherche des catégories. Elle cherche à produire du sens pour les signes qui l'appellent.

L'adolescent dont j'ai choisi de vous parler bloque sur "raisonner et démontrer", ces exercices que l'ont proposé durant le parcours scolaire. Il sent manifestement que quelque chose manque au raisonnement "pur", c'est-à-dire *soi-même*. Il ne veut pas céder sur le passage et la marque qu'un tel passage peut laisser pour identifier *soi-même*. Il ne veut pas céder sur son désir, dirait Lacan. Il veut traverser la faille. C'est de bon augure.

D'entrée de jeu, il se décale du discours de sa mère qui le présente en souffrance par rapport à l'école et s'inquiète du manque de relations de son fils, en démentant ce qu'elle avance, en faisant "non" de la tête ou en haussant les épaules. Ce que la mère prend pour des signes inquiétants ne correspondent pas à ce que le fils cherche à symboliser

Après quelques séances, il va chercher à retrouver, dans le transfert, du tychique pour renouer avec le pulsionnel : "vous voulez que je dise ce que je pense !" Dire ce qu'il pense est justement ce qui n'arrive pas à se produire quand il se trouve à la bibliothèque de l'école pour papoter avec les filles et les faire rire. L'humour développé à cette occasion semble court-circuiter la pensée, son démonique esquive sans cesse le tychique. Un passage n'a pas lieu. Le nouage du pulsionnel n'arrive pas à se mettre en forme, il doit pourtant permettre d'éviter la folie. Il s'agit pour ce jeune de trouver une place pour le sexuel. S'agit-il parfois d'autre chose ?

Récemment il me demandait si je pensais que cette fille à laquelle il s'intéresse actuellement pouvait entendre parler de sexe. Il supposait étrangement que non. "N'allez pas croire que je suis amoureux d'elle", me dit-il, comme en intermède, après avoir décrit ses cheveux châtain et ses beaux yeux bleus-verts. Pour soutenir sa supposition, il livre une phrase qu'elle lui a dite : "Toi, chaque fois qu'il s'agit de ce qui concerne le sexuel, tu te plantes". Il n'arrive pas à *entendre* ce qui se dit, il ne *voit* pas ce qui se passe. Ça ne passe pas.

En point de départ de ce passage qui ne s'ouvre pas, cet adolescent m'a un jour dit : "De la terrasse en bois, je regarde un peu ce qu'il y a." Cette phrase a soutenu nos entretiens pendant quelques temps comme un paradigme de sa situation subjective. Cette phrase pourrait correspondre à un profil.

Comme en attente d'une rencontre, démonique et tychique semblent rester séparé, "je" loin de "ce qu'il y a" cherche la possibilité d'un lieu de passage pour le pulsionnel.

Il y a dans cette phrase un *lieu*, la terrasse, point d'origine d'un "*regard*" porté par "*je*" vers "*ce qu'il y a*". Notons que ce regard ne se dirige vers ce qu'il y a qu'"un peu". Il n'est pas tout dedans, il regarde "*un peu*". Le regard est flottant, sans accrochage particulier, dans une position de Contact proche du d-. Que ce soit le regard qui soit en cause, la pulsion scopique qui n'arrive pas à définir son objet, nous situe du côté du Sexuel.

Il y a quelque chose de la psychose mélancolique dans la position de l'adolescent, du moins à partir de ce qu'en dit Esquirol cité par Maldiney. "D'une part, la réceptivité sensible est en défaut. "J'entends, je vois, je touche, disent plusieurs "lypémaniques" dont Esquirol rapporte les propos, mais je ne suis pas comme autrefois ; les objets ne viennent pas à moi, ils ne s'identifient pas avec mon être, un nuage épais, un voile change la teinte et l'aspect des corps"²⁸. D'autre part le pouvoir de détermination active n'est pas moins déficient : "Je sais que je devrais et que je peux le faire, vos conseils sont très bons... mais faites que je puisse vouloir, de ce vouloir qui détermine et exécute. Il est certain que je n'ai de volonté que pour ne pas vouloir"²⁹ ."³⁰

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur ce verbe "vouloir" tout à coup mis au centre du mouvement de passage, sur cette volonté qui ne peut que "ne pas vouloir". Je me contenterai ici de

²⁸ E. Esquirol, *Des maladies mentales*, tome I, *De la lypémanie ou mélancolie*, Paris, 1838, p. 414.

²⁹ Ibid., p.421.

³⁰ H. Maldiney, *Penser l'homme et la folie*, Grenoble, 1997, Millon, p. 171.

rappeller l'importance du mouvement contactuel – dont j'ai décrit l'expérience que j'avais pu en faire dans la première partie de cet article – comme source pour soutenir le travail clinique, pour le déploiement d'une portance transferentielle ouvrant sur du tychique, articulant vouloir et désir.

C'est également à partir de la phrase sur laquelle nous nous sommes arrêtés que s'ouvre la question des catégories du devenir humain telle que je viens de vous la présenter.

Revenons-y avec la situation qui nous occupe. La phrase situait le jeune qui l'a dite à la veille d'un passage, le trouvait comme *condensé* devant le pressentiment de la faille, dans une apparente situation de "repli sur soi-même" qui inquiétait sa mère.

Comme en écho avec la phrase de ce patient, le "hasard" m'a fait lire un poème d'Octavio Paz intitulé

"Le balcon"³¹ et écrit alors qu'il se trouvait à Delhi.

En voici un passage :

Delhi
deux tours
plantées dans la plaine
deux hautes syllabes
Je les dis à voix basse
accoude au balcon
cloué
non pas au sol
en son vertige
au centre de l'incandescence
Je fus là
je ne sais où
Je suis ici
où *je ne sais*

Cela m'a permis de délier la condensation pour avancer avec l'adolescent sur la faille à travers une pensée portante, "poïetisante", qui relance le désir.

Du regard de l'adolescent au regard du poète ce sont trouvées ainsi pour moi des voies à parcourir pour ressaisir la dimension de la faille dans les passes szondiennes, dans ce passage des classes aux catégories. J'ai ainsi pu (re)traverser le paysage szondien "là", "ici", "où *je ne sais*" : d'un nom à la silhouette de deux tours, d'une plaine à deux syllabes, d'un regard à une voix basse,...

J'ai voulu, depuis la distance dans laquelle me place mon irrégularité de présence auprès des szondiens, souligner la place décisive de cet aspect particulier qui traverse tout le système pulsionnel. La faille dont il a été question ici a des conséquences à la fois clinique et pédagogique.

Au niveau de la clinique, il s'agit de faire passer les images à travers le langage des hommes pour rendre possible l'expérience de la faille. Parler à travers l'entente de ce qui se dit par un autre permet d'éprouver la présence de la faille en même temps que son soutien, pour nous porter là où nous avons une chance de nous trouver, à l'avant de nous-même.

Au niveau pédagogique, il s'agit de souligner la dimension de parole nécessaire à la transmission pour que la pensée puisse creuser un passage pour la pensée et qu'en définitive, elle ex-iste.

³¹ O. Paz *Le balcon*, in *Le feu de chaque jour*, Paris, 1986, Gallimard, Poésie, p.92 à 94. Traduction de Jean-Claude Masson.